

Cliao crouyou z'infants

Autor(en): **Dâvi**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **56 (1918)**

Heft 22

PDF erstellt am: **30.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-213940>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

toyens en souvenir de Bridel, et se montrer dignes de leurs aïeux qui, au second voyage du doyen dans la vallée de Bagnes, après la catastrophe, se portèrent en cortège à sa rencontre, magistrats en tête, au bruyant carillon du clocher de Bagnes, selon le témoignage d'un contemporain (?)

MAURICE GABBUD.

Insomnie. — M. ... souffre d'insomnies. Il en devient morose et grincheux, par-dessus le marché. On le serait à moins. Hier matin encore, il se plaignait à un collègue de bureau de n'avoir dormi de la nuit :

« C'est désespérant, disait-il, je n'ai littéralement fermé les yeux que pour les rouvrir. »

Enseigne judicieuse. — Au-dessus de la porte d'entrée d'un bâtiment d'école d'une de nos principales villes de la Suisse romande on peut lire l'avis suivant :

Images de scies en tous genres.

S'adresser au concierge du collège.

N'est-ce pas bien trouvé ?

C. K.

NOS VIEILLES CHANSONS

La barque.

Mélodie populaire.



1. Dans ma bar-que jo - li - e, Près de moi
2. Dans ma bar-que tranqui - le Sau - te - lé-
3. D'un aus - si court voy - a - ge Dieu pro - té-



viens t'as - seoir ; Viens res - pi - rer la bri - se,
gè - re - ment ; Sur cette on - de lim - pi - de,
ge le cours. Oiseaux, dans le feuil - la - ge,



L'air em-bau-mè du soir, Ta voix si
Oh! vogue un mo-ment. Sois sans a-
Cé - lé-bre nos a-mours. A - mis, de

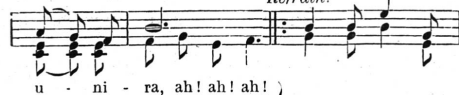


ché - re Nous char - me-
lar - mes Au - près
l'on - de Puis - sions - nous tou-

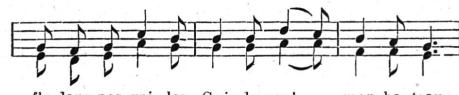


ra, ah! ah! ah! Le doux mys - té - re Nous
moi, " Mal-gré tes charmes, Crois
jours, " Bien loin du mon-de Cou

Refrain.



u - ni - ra, ah! ah! ah! } Vent lé - ger, souf-
en ma foi, }
ler nos jours, }



fle dans nos voi - les, Gui-de seul mon ba-teau,



Vo - gue, vogue au clair des é - toi - les ain - si,



Vogue au bord de l'eau.

C. P.

LA « POYA »¹

Du Progrès de Château-d'Ex :

On payé! On payé!... Autrefois, quand on n'avait pas encore honte du vieux et savoureux langage de nos pères, tel était le cri qui à pareille époque retentissait d'un bout de la vallée à l'autre. On payé! C'est la montée à l'alpage. Grande journée! La plus belle de l'année pour les ermailis; plus belle, certes, que le jour de la descente; et cependant, le jour de la montée est gros de soucis et celui de la descente retentit du son des écus bien gagnés.

Depuis bien des jours, on est sur les dents. Le *boubo*, le jour de la visite passé, a remis ses livres et ses cahiers dans un coin bien obscur, où les rats seuls iront leur rendre visite. Il a suivi le recul de la neige sur les montagnes.

La *lanche*² à *Jornayraz*, sur les pentes du Guenéfin, a reverdi l'une des premières; le bruit des avalanches s'est fait de plus en plus rare et a fini par cesser dans le vallon des Mérils et des Montiaux. Sur le revers, la grosse avalanche du Rocher du Midi — celle qui annonce véritablement le printemps — a aussi fini par descendre. On a entendu le coucou, l'épine noire a fleuri, et les picosis, et les fleurs de lys...

Le maître du chalet a fait des tournées par la plaine, afin d'acheter ou d'amodier le bétail qu'il lui faut pour charger ses montagnes. Dur souci, par ce temps où la moindre bague³ se paie à des prix inconnus jusqu'ici. Lui aussi, il a suivi les progrès de la verdure dans les alpages.

Et puis le grand jour de la montée est venu. C'est un cloux⁴ du fond de la vallée qui sert de lieu de réunion. Par les chemins de remuag, les vaches arrivent, parfois sagement tenues par leur lien, d'autrefois en troupeau. Dans le pré à l'herbe tendre, elles s'en donnent à cœur joie. Les chenadés, les chenadettés, les lapés⁵ résonnent; les vieilles ermailles⁶ regardent longuement du côté de la montagne. Une touffe d'herbe au muflé, elles aspirent l'air des hauteurs; des souvenirs doivent ressusciter dans leur cerveau de ruminant; le cou tendu, elles brament vers le chalet. Les jeunes broutent paisiblement pendant une ou deux minutes; puis, tout à coup, l'une d'elles donne le signal et ce sont alors des courses folles dans l'herbe tendre.

Et puis, c'est le départ pour l'alpe. Dans les chemins battus, tant qu'on est sous l'œil des vieux et des vieilles qui restent au village, on se presse, on se bouscule : les vaches se jettent les unes sur les autres; le boubo⁷ qui a mis sa galotte⁸ neuve, son dzepon⁹ neuf, et qui porte un loi¹⁰ plus grand que lui, agite son bâton, et crie tant qu'il peut, surtout quand il passe devant la maison d'école. Peu à peu, on se calme, et par les sentiers pierreux, on gagne le chalet.

Ce soir, dans le chalet de l'à premier, la chaudière sera suspendue, on s'assiéra en rond autour du foyer, et la vie du chalet, la bonne vie paisible et douce que menèrent nos ancêtres depuis tant de siècles, recommencera sans accrocs et sans heurt. Au village, peut-être, plus d'un vieux, songeant aux montées d'autrefois, écrasera une larme au coin de sa paupière. La *poya*! la *poya*!

Ermailis! ermailis de nos montagnes! que le chaud temps vous soit favorable! qu'aucune de vos bêtes ne soit méchue, ou ne se déroche! Que l'herbe soit abondante et bonne, fournie de prinplantun¹¹ et de manterena¹² qui font le fri¹³ gras.

Ermailis, ermailis de nos montagnes, dans notre siècle utilitaire qui voit disparaître les meilleures de nos traditions, vous seuls avez gardé presque intact le trésor de nos vieilles coutumes. C'est autour de votre foyer que résonne encore notre vieux patois expressif et sonore. C'est dans vos tranchages¹⁴ et sur vos

soliers¹⁵ qu'on retrouve l'âme de nos ancêtres, qu'on respire l'air d'autrefois! Gardez bien ce trésor; dans vos chalets est l'âme de notre pays. Et, en reprenant contact avec la belle montagne, répétez en vous-même les jolis vers que le poète-régent de Veytaux, L. Visinard, écrivait pour vous autrefois :

Dé fouri, vaitié lo signo,
L'erba crêt, no porun poyi
Ermailli, cajà, boubo, dzigno
Faut ztantà, faut ché redzui.¹⁶

Chapeau et chapeau. — Un brave campagnard rentrait un samedi soir au logis, par un de nos régionaux. Les libations de la journée lui avaient un peu alourdi la tête. Il monta dans le dernier wagon et, éprouvant le besoin de prendre l'air, se met à la fenêtre.

A la montée, le train va cabine, caha, tout dou... tout dou... tout doucement, selon la coutume. La petite machine halète comme une belle-mère en fureur.

Soudain, la bise qui souffle avec violence, en porte le chapeau du voyageur. Tout d'abord, ahuri de l'aventure, notre homme reste bouche bée. Puis, s'étant ressaisi et apercevant, posé entre les rails, en arrière du train, le matériel couvre-chef que la marche du convoi élève de plus en plus, le bon campagnard se tait tout haut :

« Faut-y aller?... Faut-y pas y aller?... Oh! ravo, un feutre, oui; mais un paille!... » P.

CLIAO CROUYOU Z'INFANTS

Nous sommes heureux de pouvoir donner encore un article patois de notre regretté collaborateur David daô Teliét (Constant Ballif). Cet article a paru, il y a quelque temps, dans la *Feuille d'avis des cercles de Lucens et de Granges*.

PER tzi no, quand on galant et sa gaupa qui volliant sé marià, l'ont passà dévant l'œufeci d'état-civi, on premi yádzou, on paiveire lé dzo d'apri, laô nom su on bocoon dé paipai apédzi dein ona tiaisse qu'on deraï bin on ché. Clia tiaisse l'est peindia aô mouret daô palou dé coumouna, adon tzacon va cen liaire; apri quiet s'ein va à la pinta, vai lou martzau, à la boutequa, aô casinau por dzapettà que lein a doù que sont peindiu.

Mâ dei yádzou sé traové dai menistre aô dai régent que l'on jamais oïu quié lou langâdrou fretet. Cliaô monsu nê poiven soveint pâ d'end, cein que sti symbole de peindiu vaô dere. Trou dedjaô Vincent aô piongni avoué la Juliette Rosene à Metzi sé sont immoàd apri gouvernâ, tzi lou pétabossou por sé fère épaô. Tot lo mondou fut bin conteint tzi lou piongni et asse bin tsi Rosene à Metzi dé veire cliaô dou galé amouérâô s'imbrilhy lé dou. To parâ, quichondzive la mère dé l'épaôsa, quin damâdzou que su vevâ, l'est Metzi que sarai benhiraô d'aveire mariâ noutra bouêba et pu enco avoué Vincent.

Stique l'avai on frère tot dzouvenou, Aloph que l'a naô an; tot conteint dé sti novi, sti boutou récitéve tot dé gangoué son aléon à l'écouliou landéman matin. Desai bin aô régent épouairi que l'étaï lou Général Dufour que l'avai lé gagni lé Suisses à la bataille dé Laupen.

— Mâ quié dis-tou, mon galé? dai yadzot tant savant, que lou régent lai de.

— Oh! excusez-moi, monsieur, si je récite tout de besingoué, je suis si joyeux parce que mon frère Vincent y s'est pendu hier au soir.

— Comment cela, pendu, et tu es joyeux?

¹ La montée à l'alpage. — ² Bande de gazon sur les pentes rocheuses. — ³ Petite vache. — ⁴ Enclou. — ⁵ Cloches, clochettes et senailles ou toupins. — ⁶ Vaches. — ⁷ Petit pâtre. — ⁸ Calotte. — ⁹ Gilet d'armailles. — ¹⁰ Coche au sel. — ¹¹ Petit plantain. — ¹² Autre bonne herbe. — ¹³ Fromage. — ¹⁴ Chalet où l'on fait le fromage. — ¹⁵ Droit où l'on entasse le foin. — ¹⁶ Du printemps voici signe, l'herbe croît, nous pourrions monter à l'alpage, ermailis, jeune berger, petit berger, second fromager, faut chanter, il faut se réjouir!

— Bien sûr qu'il s'est pendu, allez voir regarder au coin de la maison-de-ville, monsieur le régent ! que l'ont bramé ti lé z'autrou z'infants.
Dâvi daô Tellet.

Résignation. — Un jeune homme, qui se croit poète, disait l'autre jour à l'un de ses amis :
— Veux-tu lire ma dernière œuvre ?
— Je veux bien, si tu me promets que c'est vraiment la dernière.

Un joli mot de bébé. — La famille rentre de la promenade; il fait presque nuit; quelques étoiles scintillent au ciel. Bébé réfléchit, silencieux. Puis, tout à coup :
— Papa, est-ce le bon Dieu qui allume les étoiles, dis ?
— Oui, mon chéri.
— Ah ! oui... Et désignant un ver luisant dans l'herbe sombre : « Regarde, il a laissé tomber son allumette. »

LES LANDWEHRIENS AU FRONT

Une partie de nos landwehriens viennent de rentrer du service de la patrie; une autre partie les y remplace. Aux braves qui reviennent, comme à ceux qui partent, nous rappelons les rimes que voici, de Georges Jaccottet, un landwehrien, lui aussi, qui est présentement dans les seconds et dont la chaleur de ses sentiments patriotiques n'est égalée que par la fécondité de sa verve de « rimailleur », comme il se plaît à s'appeler, par excès de modestie.

Ce morceau, qui est bien l'expression franche de la mentalité de la grande majorité de nos landwehriens, est extrait de la plaquette : *Sac à terre*, rimes d'occasion et croquis militaires, de Georges Jaccottet. (J. Marti, imprimeur-éditeur, Zermatt). Lisez cette plaquette.

Sac au dos.

Ainsi de l'existence libre
Dans nos villes, dans nos hameaux !
Un ordre retentit et vibre :
« Allons, la landwehr, sac au dos ! »

Il faut déposer notre blouse,
Notre veston, l'habit civil,
Pour aller sur quelque pelouse
Savourer les douceurs du drill.

En guise de chapeaux de paille,
Coiffons les képis « élégants »,
Et décrochons de la muraille
Les fusils et les yatagans.

Embrassons la femme, les mioches,
Serrons le ceinturon d'un cran,
Et puis, sans peur et sans reproches,
Allons nous mettre à notre rang.

Puisqu'il faut sur notre patrie,
Que des gars veillent nuit et jour,
Allons-y sans pleurnicherie,
Sans ronchonner, chacun son tour !

Ce n'est pas une grave affaire,
Chacun de nous sait ce que c'est,
« Il n'y a pas lieu de s'en faire »
Comme disent ces bons Français.

Endossons avec le sourire
Notre costume de gala,
Et chantons pour qu'on puisse dire :
« Les landwehriens sont un peu là ! »

Et quand à la fin du service,
Nos chefs nous diront « au revoir ! »
Nous songerons que pour la Suisse,
Nous aurons fait notre devoir.

Il ne faudrait pas que nos armes
Nous paraissent de vils fardeaux !
Le métier a parfois ses charmes...
Allons, les amis, sac au dos !

GEORGES JACOTTET.

Le mauvais fils. — « Le Plaisir est le fils de l'Amour » disait l'un de ses adorateurs à la Malibran.

— C'est possible, répliqua-t-elle, mais convenez, en ce cas, que c'est un bien mauvais fils, car il a fait mourir son père !

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

La Bibliothèque de mon oncle

13

PAR

RODOLPHE TŒPFFER

— Une charmante composition, dit-elle, et remplie de sentiment... Mais pourquoi gêner un penchant qui paraît si décidé ?

— Ce sont ses tuteurs ; ils veulent qu'il suive la carrière du droit.

— Ses tuteurs !... Il est donc orphelin ?

— Depuis longtemps, il n'a plus qu'un vieil oncle qui pourvoit à son éducation.

— Pauvre enfant ! » dit la jeune Anglaise avec un accent plein de compassion.

Ces paroles m'enivraient. Elle m'avait plaint ; c'était assez pour que je fusse glorieux de me trouver orphelin, pour changer en félicité mon plus grand malheur.

Oh ! que j'eusse voulu retenir sur moi sa pensée ! Mais, au lieu de ce bonheur suprême, ses discours changèrent d'objet, et j'appris par quelques mots, que dans huit jours elle repartirait pour l'Angleterre. Que deviendrai-je alors, face à face avec M. Ratin ? Je m'abandonnai à la tristesse.

« Angleterre ! pays charmant, vers lequel voguent les navires ; frais rivages, parcs ombragés, où vont les jeunes miss promener leur mélancolie !... Ici, tout est sans charme ; ici, rien n'est aimable. » Et je regardais le lac sans plaisir.

Quand elle s'éloignera ! quand d'autres contrées la verront passer !... quand à l'heure de midi, elle voyagera par les routes poudreuses, laissant tomber ses regards sur la verdure des arbres, des prés !... que ne suis-je dans ces prés, sous ces arbres !... Jeune miss, vous fuyez ? Que ne suis-je devant ces chevaux, exposé à être foulé par eux ! Je verrais sa crainte, je retrouverais sa compassion ! » Et je m'imaginai que sans sa compassion ce n'était pas la peine de vivre.

La séance était finie. Tout en songeant ainsi, j'attendais avec une avide impatience que le portrait vint à la galerie ; mais le soir arriva avant qu'il eût paru, et les jours suivants se passèrent dans cette ingrate attente. C'est alors que, les événements m'ayant conduit vers la lucarne, je ne pus résister au désir d'aller jusque dans l'atelier même contempler les traits de celle qui régnait sur mon cœur. On a vu quelle catastrophe s'ensuivit, et comment j'étais resté à songer au milieu d'un beau désordre. Je reprends mon récit.

J'avais cette fois le sentiment très-net de ma ruine définitive. Déjà coupable de mensonge et de lèze-Elzévir, aller encore enfoncer une porte, lire des livres défendus, puis m'échapper de ma prison, puis courir les toits, puis porter le ravage et la destruction dans un atelier, déranger un mannequin, percer un tableau ?... Affreuse série de crimes, dont M. Ratin tenait le premier chaînon, à savoir le fou rire.

Que faire ? arranger, réparer, remettre en place ? Impossible, il y avait trop de mal. Inventer une fable ? Tout à l'heure, à propos du hanneton, je n'avais pas trouvé que ce fût si facile. Avouer ? plutôt tout au monde ; car il aurait fallu laisser voir que j'étais amoureux, et, au seul soupçon d'une pareille immoralité, je voyais toute la pudeur de M. Ratin lui monter au visage, et son seul regard m'anéantir.

Je résolus de reprendre le chemin de ma chambre, de refermer sur moi la porte, et de m'adonner à l'étude avec plus de zèle que jamais, soit pour écarter de mon esprit d'importunes terreurs, soit pour donner le change à M. Ratin, qui serait très certainement content de ma moralité, si je lui présentais une copieuse provision de devoirs bien écrits, soigneusement faits et témoignant de ma parfaite application. Seulement, comme le jour baissait rapidement, je crus devoir différer mon départ de quelques minutes encore, afin que l'obscurité me dérobat aux regards du prisonnier quand je repasserais sur le toit.

Je mis à profit ces minutes pour contenter ma curiosité. Après quelques recherches, je trouvai le

portrait adossé à la muraille, et je l'approchai du jour.

Il était presque achevé. La jeune miss, dans une gracieuse attitude, était assise auprès de son père, et sa main délicate reposait négligemment sur le cou du bel épagneul. D'antiques hêtres ombrageaient la scène, et, par une trouée, on apercevait un beau château assis sur une pelouse qui dominait la mer.

A la vue de ces traits tout remplis de grâce et animés par un touchant attrait de douceur et de mélancolie, j'éprouvai les plus tendres émotions, mais pour retomber bientôt dans l'amer regret de ne lui être rien, de la voir s'éloigner bientôt. Tout en me repaissant du charme de son regard : « Pour quoi, lui disais-je, pourquoi n'êtes-vous pas ma sœur ? Que vous me trouveriez un frère tendre et soumis ! que je rendrais heureux avec vous ce vieillard ! Que la verdure est belle où vous êtes !... que les déserts seraient aimables avec vous !... Lucy !... ma Lucy !... ma bien aimée ! »

La nuit était venue. Je me séparai tristement du portrait, et je me trouvai bientôt dans ma chambre, au moment où l'on m'apportait de la lumière et mon souper.

Dans l'état d'agitation où je me trouvais, je n'avais ni faim ni sommeil ; aussi je ne songeai qu'à me mettre vite à l'ouvrage, afin d'être en mesure de présenter à M. Ratin les preuves visibles de mon travail et de mon entière régénération, à quelque moment qu'il vint me surprendre.

Après César, Virgile ; après Virgile, Bourdon ; après Bourdon, trois pages de composition ; après les trois pages... je m'endormis.

(A suivre.)

A table. — Les donneurs de conseils, à qui, le plus souvent, on n'en demande pas, sont parfois fort importuns. Il y a cependant, par ci, par là, quelque chose à glaner dans leurs avis. Voici, par exemple, quelques judicieux conseils concernant les conditions nécessaires pour jouir, comme il convient, de ses repas et prévenir une mauvaise digestion :

« Ne vous mettez pas à table si vous êtes en colère, ou si vous venez de faire une course fatigante.

« De même, évitez les débats, les discussions vives et les controverses irritantes pendant que vous mangez. Aux repas, la conversation doit être, autant que faire se peut, intéressante, enjouée, aimable.

« Ne lisez pas en mangeant ; n'étudiez pas, absternez-vous de chercher la solution d'un problème ou d'une difficulté. Il faut, pendant le repas, laisser du repos à son cerveau.

« Lorsqu'on peut choisir les personnes avec lesquelles on doit prendre son repas, il faut donner la préférence à celles qui sont gaies, et ne traiter, en tous cas, que des sujets agréables.

« Il ne faut jamais se livrer à un exercice violent sitôt après avoir mangé. »

Dans un bureau de téléphone. — *La surveillante.* — Enfin, quelle est celle qui a été insolente avec cet abonné ?... Est-ce vous, mademoiselle ?

La téléphoniste. — Oh ! moi, madame la surveillante, je ne réponds jamais.

Joie inconsciente. — Un garçon boucher conduisait un veau. Celui-ci faisait des bonds, des gambades qui agaçaient son conducteur. Tout à coup, celui-ci dit à la bête : « Si tu savais où je te mène, tu ne sauterai pas comme ça ! » Il le menait à l'abattoir.

Kefol NEURALGIE MIGRAINE
BOITE 100 FR. 160
TOUTES PHARMACIES

Julien MONNET, éditeur responsable.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAYRAT

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS